



**Lire dans ce numéro : L'ESTHÉTIQUE DU
MACHINISME par ÉLIE FAURE. ♣ ♣**

REVUE MENSUELLE BELGE

LA CITÉ

URBANISME ■ ARCHITECTURE ■ ART PUBLIC

RECONSTRUCTION

DES REGIONS DÉVASTÉES

Rédacteurs : MM. Fern. BODSON, architecte (Bruxelles); J. DE LIGNE, architecte (Bruxelles); J. EGGERICX, architecte (Bruxelles); Huib. HOSTE, architecte (Bruges); Raymond MOENAERT, architecte (Bruxelles); L. van der Swaelmen, architecte-paysagiste (Bruxelles); J. M. van HARDEVELD (Amsterdam); M. Raph. VERWILGHEN, Ingénieur Urbaniste (Bruxelles), Secrétaire de la Rédaction.

Les Rédacteurs et Collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles. — Il sera rendu compte dans « la Cité », de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés à la Revue.

Pour la rédaction, l'administration et les demandes d'abonnement, s'adresser au Siège de la Revue : 10, Place Loix, Saint-Gilles-Bruxelles.

Pour la vente au numéro s'adresser exclusivement aux librairies. Dépôt principal : Librairie Lamertin, 58-62, Coudenberg, Bruxelles.

ABONNEMENT : Belgique 10 fr.; Etranger, 15 fr. Le numéro, Un franc.

Les abonnements peuvent se prendre en versant la somme de 10 francs au crédit du Compte chèques-postaux n° 16621 (Revue : La Cité). Moyennant un supplément de 3 francs les numéros sont envoyés mensuellement sous enveloppe cartonnée.

Editions " TEKHNÉ "

LA CITÉ. Première année (juillet 1919, octobre 1920). Un volume de 260 pages, illustré de 29 planches hors texte, fr. 10.—

LA CITE. Deuxième année (oct. 1920-déc. 1921). Un volume de 288 pages illustré de 24 planches hors texte fr. 10.—

L'Art et la Société, par H. P. Berlage, architecte à Amsterdam. Tirés à part de la Revue " Art et Technique ", (septembre 1913-février 1914). Un volume luxueusement imprimé et illustré de 98 clichés: fr. 20.—

La Conservation du cœur de la Ville de Bruxelles, par Charles Buls, avec traduction d'une conférence de C. Gürlitt sur la " Conservation du cœur d'anciennes villes. Une brochure de 24 pages fr. 2.—

L'habitation coloniale. Sa construction au Congo Belge par Gaston Boghemans. Une brochure de 20 pages abondamment illustrée fr. 3.—

Constantin Meunier. L'historique de son monument au travail, par R. Thiry et G. Hendrickx. Une brochure illustrée fr. 1.—

L'abbaye de la Cambre. Historique, description, projets de transformation, avec 20 illustrations. Texte de G. Des Marez, archiviste de la ville de Bruxelles fr. 1.50

L'Art des Jardins et le nouveau jardin pittoresque, par Louis van der Swaelmen, architecte paysagiste fr. 1.—

LA REVUE " TEKHNÉ ". Collection complète de la 2^{me} année (1912-1913). Beau volume de 516 pages, sur papier couché, illustré de 250 clichés. Prix fr. 15.—

Pour obtenir ces livres, il suffit de verser, dans n'importe quel bureau des postes, au crédit du compte chèques postaux "n° 166.21 Revue la Cité", la somme due et d'inscrire sur le bulletin de versement le titre du livre et les nom et adresse du souscripteur.

ESTHÉTIQUE DU MACHINISME

I

Vous croyez savoir certaines choses. On vous les a dites, ou vous les avez lues, ou votre bon sens vous prévient qu'elles sont. Mais vous ne les savez pas tant que vous n'avez pas senti, en les voyant, en les touchant, leur présence sanglante serrer votre cœur. Ainsi de l'amour. Ainsi de la guerre. Ainsi de la naissance et de la mort de l'enfant.

J'ai visité une usine. Je savais. J'avais lu « Germinal ». J'avais lu Ruskin. J'avais lu les livres de Hamp. J'avais traversé les grandes gares, les grands docks. J'avais même entrevu des soutiers au fond d'une cale. Cependant, je ne savais pas, avant d'avoir visité cette usine. Il y a beau temps qu'on m'avait convaincu de la laideur et de la cruauté du « machinisme », l'outil impersonnel, impassible, insensible, substitué à l'outil vivant qui prolonge le cœur par la tête, le bras, le poing. J'avais vu des crânes scalpés, des ventres arrachés, des poumons que la poussière brûle, des yeux que le feu vide de leur eau, des mains atrophiées et paralysées par le plomb, les lèvres gercées du verrier par où entre la vérole. Mais je n'avais pas visité cette usine. Je n'avais pas « vu » l'ennui. J'ai vu l'ennui. J'ai surpris, à mon passage, les regards mauvais qu'on jette à celui qui vient du dehors quand il veut, retourne au dehors quand il veut. Hier l'homme, la femme — l'enfant! — vivait là dix heures, douze heures, pour enfoncer, toutes les sept secondes, le même boulon dans le même trou, pour mettre, toutes les sept minutes, la même goutte d'huile dans la même articulation, pour jeter, tous

les quarts d'heure, la même pelletée de charbon dans la même gueule de four. Cela dure aujourd'hui huit heures. N'est-ce pas six de trop? Vous qui jadis profitiez de toute la lumière qui s'écoule entre les deux crépuscules pour tirer d'un panneau de chêne une grappe de raisin, vous qui, toute la nuit, plié jusqu'à la courbature sur l'angle de votre bureau, couvrez votre papier de signes, jets de flamme échappés du cœur, n'avez-vous pas joui de cette fatigue enivrante que procure la création et qui est le témoignage splendide de la dignité de l'intelligence? Vous qui vivez de ce travail ou qui avez pénétré l'âme de ceux qui vivaient de ce travail, comprenez-vous que ce n'est pas contre le travail que le travailleur s'insurge, mais contre l'absence de travail? Contre l'ennui? Que vous aurez beau accroître son salaire, l'associer à vos bénéfices, proportionner sa récompense à ses besoins et à son effort, que rien en lui, en nous, ne rétablira l'équilibre tant que l'ennui persistera? Qu'il a voulu huit heures pour dormir, huit heures pour fuir l'ennui? L'avilissement, l'abrutissement, la honte de l'ennui? Le spectacle morose d'une vie intérieure vide qui mène à la dégradation de l'être ou à la rage, la révolte, la justification sociale du meurtre et de la destruction?

C'est un phénomène effroyable que la « classe ouvrière » ait cessé d'être l'ensemble des hommes exerçant un métier manuel, le métier qui ennoblit l'homme, pour devenir un groupement de maudits avilis par ce métier. Que ce groupement grandisse, même au sein de la richesse. Que la machine ait frappé même le paysan, qui ne se sert plus de ses mains pour semer et labourer, ni de ses pieds pour fouler la vendange. Que les besoins créés par la machine, les procédés créés par la machine — automobile, train emportant vers le motif, ignorant les chardons de la route et le pain gagné sur la route, photographie, compas, couleur prête d'avance — aient fait du « travailleur intellectuel » même une prostituée exerçant son métier sans amour pour satisfaire, de 14 heures du jour à 3 heures de la nuit, les caprices les plus tyranniques et les plus extravagants. Regardez bien. La « classe ouvrière » gagne de jour en jour en importance sociale ce qu'elle perd de jour en jour en valeur professionnelle. C'est un phénomène effroyable. Mais il peut devenir divin. Connaissez-vous une révolution pareille depuis que saint Paul, renversant les conditions de l'héroïsme, proclama la noblesse de l'esclave à l'heure même où l'intelligence et la richesse triomphaient.

Incroyable malentendu! La machine, aux yeux de presque tous les hommes, représente le « Progrès ». Or, le progrès n'est pas ailleurs que dans la connaissance, et la connaissance n'est autre que l'approfondissement ininterrompu de l'amour. Et la machine tue l'amour. Sortez de là, si vous pouvez. Sortez-en autrement que par le drame, qui seul peut recréer l'amour par le moyen le plus sanglant. Toujours, toujours c'est une mystique nouvelle qui sort de la révolte et de l'ennui. Toute civilisation repose sur la science et la joie de celui qui œuvre de ses mains. Dès qu'il ne peut plus lui offrir que son igno-

rance et sa tristesse, il exige qu'elle se renouvelle par la lame de fond de la barbarie et de la foi.

II

J'ai comparé, après bien d'autres, le métier d'un manœuvre d'aujourd'hui — et nous sommes devenus presque tous des manœuvres — au métier du travailleur manuel des temps les plus proches de ceux qui ont vu naître la science et les applications industrielles de la science. Il y a, de l'un à l'autre, l'abîme infranchissable de celui qui aime son métier à celui qui ne l'aime pas. Et l'ouvrier athée du XVIII^e siècle est ainsi bien plus loin de l'ouvrier athée du XX^e que de l'ouvrier croyant du XIII^e. Avez-vous songé à cela? Et si oui, avez-vous songé que l'ouvrier du XX^e siècle, comme nous tous — peut-être un peu moins que nous tous, et là est toute l'espérance — vit quand même selon les idées politiques, sociales, philosophiques de l'ouvrier du XVIII^e siècle? Liberté, Egalité, Démocratie, Justice, Progrès indéfini de l'homme. C'est sur un pont ruiné que nous voudrions franchir l'abîme alors que, des bâtisseurs de cathédrales aux architectes d'Aix, de Bordeaux, de Trianon et de la place Louis XV, le pont était encore solide, dense, continu, et que si nos idées changeaient ce n'était que pour mieux comprendre et goûter les paysages et les incidents révélés par notre marche sur le pont. Quand on constate que ses planches sont vermoulues, c'est la Révolution qu'on incrimine. Mais non. Ce qui a ruiné le pont et rendu l'abîme sensible, c'est la science. Le XVIII^e siècle l'a lancée, mais elle a dépassé de loin ses prévisions les plus extravagantes. Interpréter désormais le monde selon le XVIII^e siècle est aussi impossible que de l'interpréter selon le christianisme, ou le paganisme, ou le fétichisme. C'est vouloir faire rentrer l'homme dans le ventre maternel. La science a fait le monde plus différent depuis cent ans qu'il ne différait, il y a cent ans, de sa plus lointaine aurore. Comme nous ne pouvons détruire la science, il faut en tirer parti.

Le cadre idéologique de la société ne peut plus enfermer la science, les applications de la science, l'immense bouleversement des esprits, des besoins, des mœurs que la science et les applications de la science imposent. Voilà le fait. Il est terrible. Que l'homme, dans ce chaos, reste identique à lui-même, un sexe, un estomac, une âme, c'est entendu. Mais c'est précisément pour rester identique à lui-même et répondre aux questions et aux exigences de son sexe, de son estomac, de son âme, qu'il doit ordonner ce chaos. Sinon, loin de l'accroître, la science ruinera la civilisation. Je ne crois pas, d'ailleurs, que cette catastrophe soit nouvelle, et contraire aux lois même de notre développement. La civilisation, continue dans son esprit, est discontinue dans ses formes. Tout instrument nouveau qu'elle imagine en compromet les habitudes, en brise le rythme parfois. Mais c'est par lui qu'elle persiste, si elle sait s'en servir.

Avant la science, avant du moins ce que nous appelons **la science**, c'est-à-dire l'adoption d'une méthode exclusiviste qui nous a permis de fixer, par séries convergentes d'approximations progressives, un grand nombre de lois de continuité et de constance dans l'univers **matériel** et d'en tirer des conséquences **matérielles** que nous avons utilisées pratiquement, la science et l'art se confondaient. Ils se confondaient en profondeur, dans notre organisme spirituel dont ils exprimaient, par des moyens et non par des méthodes différentes, les aspirations. Ils étaient fonction de son unité même, et rapportaient à cette unité tous les aspects vivants du monde. C'est toute la civilisation chinoise. C'est toute la civilisation égyptienne. C'est toute la civilisation grecque même jusqu'aux sophistes qui ont employé la logique à séparer l'art de la science et par là ont précipité la ruine du monde antique afin que le monde nouveau trouvât tout à rebâtir. Aristote, Archimède, Euclide, Hipparque disséquent l'agonisant, arrachent la connaissance intime au domaine de la foi pour l'installer dans la raison pure et par là tuer l'enthousiasme. Toutes les fois, depuis toujours, que la science ou un rudiment de la science apparaît, le même phénomène se fait jour. L'art japonais a disparu à l'instant même où la science occidentale a pénétré au Japon. La voix de la musique allemande a été étouffée sous le corset de fer de l'organisation industrielle. Mais ce sont là des exemples trop secs, trop immédiats, trop faciles : le phénomène est bien plus général. Dans le monde moderne l'antagonisme entre l'art et la science a commencé, pour le plus grand malheur des deux, avec la Renaissance d'Occident, s'est accentué de siècle en siècle pour prendre un caractère tragique quand la méthode, définitivement organisée, a aspiré dans les rouages du machinisme toutes les activités et presque tous les esprits. Pour le plus grand malheur des deux, je le dis bien, car la science y a perdu l'animation humaine, l'élan intuitif et sensuel qui la maintenait vivante dans l'unité de l'esprit. Et l'art, le squelette rationnel, la connaissance intime de la matière, de sa structure et de ses lois qui lui interdisait de sortir de cette unité bienfaisante pour s'égarer dans les sentiers mesquins de la virtuosité technique ou les habitudes abjectes du sentimentalisme larmoyant.

Je sais bien que cette séparation ne s'est pas effectuée sans lutte, ce qui d'ailleurs témoigne du danger qu'y pressentaient les esprits. Songez aux cadavres ouverts, à la pourriture scrutée, à Vinci dessinant des élytres d'insecte, étudiant le vol de l'oiseau, à Ucello ramenant, dans ses toiles noires et pourpres, le flottement des étendards et le choc des lances à des combinaisons géométriques, songez aux théorèmes plastiques de Brunelleschi, de Donatello, de Piero della Francesca. Le caractère tendu et douloureux de la Renaissance italienne, de Masaccio à Michel-Ange, vient de l'effort qu'elle n'a cessé de tenter pour trouver l'accord absolu de la science et de l'art, du monument moral qui s'effondrait et de l'enquête analytique qui s'annonçait universelle.

et impossible à retarder. Le cœur de Michel-Ange est le théâtre de la dernière et de la plus difficile victoire que l'unité chrétienne ait remportée. Après lui, Pascal excepté, peut-être, et Milton, le drame formidable qui torture les esprits penche d'un autre côté. Cette unité perdue et qui se désagrège d'heure en heure, ce n'est plus dans le christianisme, c'est dans l'individualité libérée par une raison encore toute imprégnée des illusions de l'enfance, et toute réchauffée par l'interprétation imaginaire de l'Histoire, du Ciel, des Continents, des Mers qui se découvrent, que persiste un paradis dramatique dont les peintres de Venise, Cervantès, Shakespeare, Rubens, Rembrandt, Mozart, Watteau, Sébastien Bach, Beethoven forcent les portes d'airain. Les grands systèmes constructifs, celui de Copernic, celui de Spinoza, celui de Newton, celui de Leibnitz, celui de Laplace, celui de Lamarck vont tous, en prenant un autre départ, vers un horizon identique. Ils sont le pressentiment profond de ce que la science accueillant, dans une humilité magnanime, les illuminations de l'hypothèse délivrée de l'expérience étroite et de l'observation mesquine, peut accepter des moyens et des fins de l'art pour apporter à l'art le support métaphysique sans lequel il se traîne dans l'anecdote et le détail.

III

En fait, de nos jours, la séparation est complète. L'art du XIX^e siècle, la science du XIX^e siècle ont poursuivi leur enquête en se tournant le dos. Enquête féconde, il est vrai, puisque l'analyse a conquis à la peinture la lumière, au roman la psychologie, à la science le laboratoire et l'outil industriel. Mais dont la science et l'art mourront, s'ils n'arrivent pas à se joindre, la lumière ayant dissocié la forme, la psychologie ayant disloqué le lyrisme, le laboratoire et l'industrie ayant détruit le métier. Dont ils meurent en ce moment, prenez-y garde, dans les âmes, avant de mourir dans les objets où ils ne se prolongent que par des moyens mécaniques qui vivent sur la vitesse acquise mais s'épuisent peu à peu. Parce que l'art disparaît de la science, un garçon de laboratoire peut faire, avec un microscope, le diagnostic d'un mal caché, et le soigner, du dehors. Mais il ne peut y découvrir, comme le clinicien d'autrefois, le drame organique profond que lui révélaient l'intuition, l'observation, la connaissance morale et sociale des hommes, la science lentement acquise, l'introspection, pour lui permettre de le suivre, de le comprendre, de le combattre, sans perdre de vue ses liens subtils avec l'hérédité, le milieu, les conditions de métier et de vie, la nature physique et spirituelle de qui le porte et le transmet. Parce que la science disparaît de l'art, un professeur d'Académie peut construire un palais à grand renfort d'argent, d'épures, satisfaire la vanité ou l'avidité du client. Mais il ne sait plus pénétrer la vraie destination de l'édifice, mais il perd le souci de la constitution intime et du grain de ses matériaux, mais il ne connaît plus les vertus propres, les moyens propres, les réactions spéciales vis-à-vis du travail à faire de chacun de ses ouvriers. Mais

il ne se doute plus que l'utilité coïncide avec l'harmonie qu'il dédaigne, alors pourtant qu'elle répond à la connaissance intuitive d'une géométrie secrète qui enferme les nombres obéissants dans quelques masses simples et quelques courbes continues que l'ornement rompt et disloque s'il ne sait pas les souligner.

Cet antagonisme croissant a pris presque partout la forme d'une inimitié sourde entre le savant qui n'aime plus et l'artiste qui ne sait plus. Allons plus loin. C'est à lui qu'il faut imputer les malédictions dont on accable ici l'isolement monstrueux de l'artiste dans une tour d'ivoire qu'il ne sait même plus meubler, et là la cruauté horrible de la science qui, par l'industrie et la guerre, force l'homme à marcher dans son sang et sa cervelle pour aller il ne sait où. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est l'unité qu'on pleure, c'est la souffrance de sa perte qu'on trahit quand on accuse, comme un mauvais ouvrier gâchant et manquant son ouvrage, le redoutable outil qui a fini de la détruire, mais qui seul peut la recréer. La science n'est pas plus cruelle que l'art, ni que la religion même. Nous avons tout accepté de la religion, et de l'art, nous accepterons tout de la science, comme nous acceptons tout de la vie quand, dévastés, saignants, à bout de larmes, nous sentons naître en nous la joie d'un ordre inconnu, d'une unité nouvelle conquis sur le drame intérieur et le chaos environnants. L'industrie broyeuse d'enfants et de femmes, la guerre tueuse d'hommes? Soit. Avez-vous compté les victimes qu'il fallut entasser dans les rades de Mycale et de Salamine, égorger sur les promontoirs, noyer au fond des golfes de Sicile et du Péloponèse, pour que Phidias conquît sur la fureur des hommes la magnanimité de décorer un petit temple, pour qu'Eschyle puisât dans les tragédies de l'adultère l'harmonie du drame lyrique, pour qu'Aristophane distillât son rire de la sottise des partis. Avez-vous fouillé les ossuaires des cryptes de la cathédrale pour y chercher les os qu'on avait broyés sur la roue, savez-vous combien d'enfants, de femmes sont morts dans le fossé du rempart pour que le poème ogival de pierre et de verre emportât dans le ciel, aussi haut que leur confiance, la prière des vivants? Vous savez bien que quand les chevaux du prophète venaient boire l'eau froide que les kalifes enfermaient sous les palmes et les coupoles, leur sabot laissait sur le marbre de ses berges des traces de sang. Il y a l'Assyrie, les Aztèques, il y a l'Inde. Il y a les aqueducs et les routes des Romains qui progressaient dans les embûches des forêts et les fièvres des marécages. Il y a les républiques italiennes qui tendaient, au-dessus des pavés sanglants, l'esprit comme un arc. Inutile d'aller plus loin. La civilisation est un drame terrible. Ce qui distingue ses grands moments de ses dissolutions et de ses défaillances, c'est le courage à en accepter les risques et la puissance à conquérir sur ses désordres la sérénité du cœur.

En dépit de son rôle actuel, la science, comme l'art, n'est qu'un instrument destiné à créer l'unité du monde. Ernest Hello l'a parfaitement vu dans

cet admirable chapitre de l'**Homme** où il revendique la science comme appartenant au Christ. Qu'on ne m'oppose pas le bûcher de St-Dominique, la sorcière de Michelet. Si l'Eglise brûlait les savants, ce n'est pas que la Science fût opposée, dans son principe, à l'esprit de l'Eglise, c'est que leur science était en opposition apparente avec la science de l'Eglise. Cuvier ne pouvant pas brûler Lamarck, il le ridiculisait, ce qui tue plus sûrement l'idée que de supplicier le corps. Hello a raison, certes, mais précisément il suffit que l'unité du monde ait été une fois chrétienne pour qu'elle ne puisse le redevenir. Quand une plume de fer a déchiré les pages d'un poème, ce n'est pas pour récrire le même. Une religion, le christianisme comme les autres, est une explication poétique, plus ou moins grandiose et durable, de l'unité. Mais cette explication, tout en gardant sa beauté propre, use peu à peu son pouvoir à susciter l'énergie de la masse et à souder autour d'elle les cœurs. Le prêtre, qui est l'agent le plus actif de la récitation et de la diffusion du poème, est aussi le plus actif de sa dissociation. Tant qu'il croit il le fortifie, dès qu'il profite il le perd. L'artiste et le savant depuis quatre siècles, l'ingénieur depuis un siècle ont joué ce rôle-là. Plusieurs fois ils ont ébauché le poème, plusieurs fois ils l'ont détruit. Quelques-uns, nous l'avons vu, pour l'usage d'un cœur profond qui se refusait aux apparences et aux constatations médiocres, ont même imaginé une épopée complète, cathédrale intérieure, foule unanime tenant toute entre ses parois. Aussi éloignés des masses qu'ils se tiennent, eux qui ont relevé les temples dans la force solitaire de leur foi désintéressée, la nécessité de revivre et de recréer jettera dans leur sillage les masses qui les ignorent, mais dont l'esprit qu'ils sèment a remué le mysticisme probablement à leur insu. Et cela parce que les masses, un jour, car c'est leur loi, réagissent au nom de la faim qu'elles ont et de l'amour qui leur manque contre l'artiste abêti par l'art sentimental, le savant rétréci par la science expérimentale, l'industriel avili par l'argent. Un poème est un état d'équilibre enthousiaste entre l'homme mobile ou l'humanité mobile et les éléments mobiles de l'univers qui les emplit et les entoure. Comme leurs rapports se modifient sans cesse, cet état d'équilibre se traduit par un nouveau poème qui diffère du précédent. Mais les poèmes qui constituent la substance même de l'Histoire ont un caractère commun dans tous les temps, chez tous les peuples, dans le cœur de tous ceux qui les créent ou les vivent. Ce caractère est l'unité.

IV

La science, qui a détruit un poème, refait donc un autre poème — une autre unité — comme l'intelligence grecque, rencontrant la passion juive, a refait un nouveau poème après avoir ruiné l'ancien. Car il faut le contact d'une intelligence arrivée à l'extrémité de ses conquêtes et d'une passion contenue au bord de son désir. La machine, surgissant au cœur de la mystique unanime des foules qui sont ses victimes, comme les esclaves, jadis, supportant

tout le poids de la culture antique constituera le plus puissant des instruments de la nouvelle unité. Remarquez tout d'abord son action formidable sur les notions les plus solides où s'accrochait l'intelligence : matériellement et moralement, elle a supprimé la distance, elle a supprimé le temps. Elle a fait entrer la durée dans les dimensions de l'espace. Elle a anéanti l'opacité des choses. Elle décompose, recompose, ralentit, précipite, transforme le mouvement. Elle effectue la synthèse des corps. Elle atteint, en bouleversant ses rythmes et ses habitudes, la nature même de l'esprit... Voici qui est nouveau, je pense, et puisque la mystique du bonheur — la seule, la vraie, l'éternelle mystique — annonce un terrible réveil, voici qui est bien fait pour changer radicalement l'équilibre moral du monde à la faveur de ce réveil.

Bien peu d'entre nous, au fond, ont accepté la machine. Et dans tous les cas les rapports spirituels nouveaux qu'elle révèle, les rapports moraux dont elle peut changer les conditions, les rapports esthétiques qu'elle renouvelle avec une franchise et une précision si tranchantes qu'elles doivent tuer l'art, ou l'accaparer. Il ne s'agit pas, Ruskin, de maudire la machine. Car tu n'ignores pas ce que l'anathème a produit : contre elle, tu as fait appel à l'innocence de l'homme, et des hommes, pour t'obéir, ont singé l'innocence même dont tu invoquais les traces matérielles pour les faire rougir d'exister. Il ne s'agit pas de maudire la machine. Elle est. On ne la chasserait pas plus facilement de l'Histoire que le geste de Prométhée ou la parole de Jésus. Il s'agit de s'en emparer. Et nous ne nous en sommes pas encore moralement ni même effectivement emparés. C'est elle qui nous tient. Elle nous réduit en servage. Je ne l'ai pas inventé. Nous obéissons aux moindres exigences de son appétit monstrueux. Elle a fait descendre notre âme de notre cœur dans nos entrailles. Et cela parce que nous n'avons pas encore autorisé notre esprit à s'emparer des notions qu'elle modifie pour leur demander d'imprimer à notre éducation traditionnelle une direction qui ne lui permette plus d'hésiter entre les grands souvenirs d'une mystique agonisante et la haine de ces souvenirs. De l'une et l'autre part pauvre attitude, qui nous aveugle ou qui nous avilit. Je consens, pour délivrer l'homme des parties basses de la machine, à travailler dans une usine une ou même deux heures par jour, comme j'ai peiné des mois dans une caserne, comme j'accepte l'heure où le train doit m'attendre, le rythme de l'emploi qui me nourrit, comme je paie le loyer ou l'impôt. Et peut-être pas pour longtemps : nous commencerons seulement à posséder la machine quand son automatisme, en réduisant le nombre des bras qu'elle exige, aura réparti sur nous tous un peu de sa tyrannie, quand ce prolongement terrible de l'intelligence qui broie l'ordre social au profit de quelques individus, entrera dans l'ordre social pour lui subordonner l'ardeur de tous les individus.

Attention! Ceci semble paradoxal, et je ne sais si je saurai me faire comprendre. La conquête de la machine par l'homme, conquête qui doit aboutir à la revanche de l'homme sur la machine et à l'asservissement définitif de la

machine jusqu'ici maîtresse de l'homme, a commencé pour quelques-uns. Il est des machines étranges, dont les boyaux, les artères, le cœur, directement rivés à l'homme par ses nerfs, tous ses sens, sa volonté, sa passion même, grandissent l'homme dès qu'il est digne de grandir. Ce sont ces machines mobiles qui exigent de sa part, en échange de leur puissance, le don d'une puissance égale pour mâter leur caprice, leur révolte, diriger leur violence aveugle, soustraire leur inertie même aux lois de la vitesse et de la pesanteur. L'automobile a ouvert cette veine immense, le sous-marin, l'avion surtout ont révélé les trésors d'énergie, d'adresse, d'intelligence et d'imagination qu'elle nourrit, le cinématographe, par un retour inattendu de notre invention poétique, y a commencé la conquête, sur la science, d'un art nouveau à exploiter, en lui permettant de combiner à l'infini, dans un miraculeux espace où tient et se meut la durée, les formes, les gestes, les masses et les valeurs en mouvement. C'est le premier contact intime de notre dynamisme spirituel avec le dynamisme mystérieux de la matière, depuis que le premier nomade anima la première flamme et que le premier pêcheur de la Polynésie ou des Cyclades frappa la mer de la première rame et déploya le premier bout d'étoffe à la brise qui se levait. C'est aussi ce jour-là, je pense, que le despotisme de la machine a commencé son recul. Et c'est en combinant les conquêtes que notre esprit a faites à la faveur de ce recul avec l'automatisme croissant des organes de la machine, que nous forcerons la machine à refaire l'équilibre intellectuel et sociale qu'elle est venue bouleverser. Elle est encore hors de nous. Elle fera partie de nous.

J'ai pensé à ces choses, un jour, en regardant, dans une exposition de peinture, un « tableau » fort singulier fait de combinaisons géométriques, ou pseudo-géométriques, de rouages de métal réels, de sections de solides matériels ou figurés. Et aussi, un autre jour, en essayant de pénétrer le sens d'une succession kaléidoscopique du même geste, immobilisée sur la toile pour y transporter la sensation visible, et non plus symbolique du mouvement. Il m'a semblé, ces jours-là, que ceux qui se réclamaient le plus évidemment des notions neuves que le mouvement transformé et les outils nouveaux du mouvement nous dictent, en étaient à peine effleurés. Ils imitaient, au même titre que les plus sages parmi les bons élèves des ateliers officiels. Ils imitaient avec affectation des formes neuves, au lieu d'imiter avec résignation des formes vieilles. Ils restituaient ces idées et ces formes sans les avoir digérées. Ils combinaient des images qui ne faisaient pas partie d'eux. Ils imprimaient à ces images des rudiments de rythme que les battements de leur cœur ne faisaient pas passer dans les mouvements de leurs doigts. Ils se trompaient. Il convient de se pénétrer des nécessités organiques à quoi répondent des machines, les besoins qu'elles satisfont et des lois vives que relèvent leur conception et leur fonctionnement. Le jour où le rythme de la machine sera fonction de notre esprit, nous laisserons à leur place les bielles et les pistons, nous ne verrons

plus des fragments de machines sur nos tableaux et nos statues, nous n'entendons plus des halètements de machines dans nos symphonies et nos poèmes : seulement des profils purifiés, des contours nets, des mouvements précis, des gestes catégoriques associés en combinaisons absolument imprévisibles, mais débarrassées de nouveau du sentimentalisme anecdotique et de l'incident pittoresque, exprimeront l'éternel sentiment de l'homme dans un langage que la fréquentation familière de la machine aura transformé. Phidias n'a jamais essayé de faire passer dans ses statues la métaphysique d'Anaxagore. Mais il en était imprégné. C'était la sienne. Et parce que c'était la sienne, il n'y songeait pas plus, quand il travaillait le marbre, qu'à la forme de sa main ou à l'énergie de son cœur. Sans que lui-même s'en doutât elle passait dans le marbre comme la forme de sa main et l'énergie de son cœur.

Et cependant, faut-il négliger ces symptômes, même quand ils affectent ces allures tapageuses, même quand ils ne révèlent qu'un désir intéressé ou puéril d'étonner ou d'indigner ? Il y a, dans cet appel à la machine, aux formes extérieures de la machine, aux modifications infligées à notre conception ancienne de l'espace et de la durée par l'action de la machine, une indication saisissante. Ces manifestations se confondent parfois avec un mouvement plus général, ou en dérivent, ou suivent une évolution parallèle, ou se solidarisent avec les groupes qui tentent de le propager. Tout entières, la peinture et la sculpture sont entraînées vers des recherches qui se qualifient elles-mêmes de « constructives », qui tendent à restituer à la forme son sens architectural et qui vont, pour la retrouver, jusqu'à supprimer les reflets qui dansent sur elle, l'atmosphère qui l'enveloppe, ses apparences extérieures même, afin de la restituer selon ses dimensions et ses volumes abstraitement envisagés. Un besoin universel de redonner à l'œuvre d'art, à la société, à l'esprit, l'aspect monumental qui marque leurs grandes époques nous tourmente. Il ne s'apaisera en nous que quand nous l'aurons satisfait. Et d'abord, n'est-ce pas, quand nous l'aurons accepté. Quand il aura quitté les théories et les systèmes pour s'épandre organiquement de la profondeur de nos âmes dans les expressions esthétiques et sociales que nous prétendons en donner.

V

Or la machine, à l'heure actuelle, est la seule forme construite. Et construite organiquement, en partant du centre invisible des fonctions complexes à remplir pour aboutir à l'efflorescence tangible des organes à utiliser. Je dis la seule, qu'il s'agisse d'architecture, de peinture, de sculpture, de littérature, d'ordre politique ou social. Seule, au milieu des ruines, complète, dure, redoutable, définie par tous ses profils, assise entre des plans catégoriques, résistante, attaquante, vivante par sa masse même et ses saillies, elle donne à l'esprit avide d'ordre la sécurité. Remarquez, dans le domaine de l'architec-

ture elle-même, signe extérieur d'un style social solide et fortement organisé, le rôle qu'a commencé à jouer la machine depuis à peu près cent ans. Elle est la seule architecture. Dès que la machine est apparue, l'architecture a fléchi. On a cru qu'elle était perdue. Elle n'était que remplacée. Remplacée au début par un organe embryonnaire, croissant impitoyablement pour envahir de ses rigides ou mouvantes constructions le monde condamné à payer son tribut au monstre qui exigeait que des hommes passent tous les jours de leur vie sous terre pour en tirer le charbon nécessaire à sa nourriture, que d'autres hommes soient lentement brûlés vivants pour forger ses os et ses muscles, et qui broyait, rien qu'en marchant, des cervelles humaines dans ses articulations. Devant la bête de métal taillée pour le vent et la course, avec sa poitrine sonore, ses flancs effilés, ses membres durs jouant dans leurs jointures silencieuses, parfois ses grandes ailes immobiles qui la bercent dans les hauteurs, la maison des hommes perdait son échelle, se couvrait d'ornements grotesques, embrouillait ses profils, disloquait ses proportions. Avec le monstre, la tanière du monstre seule gardait les proportions logiques, arrêtaient les profils nécessaires, supprimait l'ornement parasite, retrouvait l'échelle perdue. Quand l'ingénieur agissait, quand n'intervenait pas l'« artiste », le métal, le ciment armé, parfois même la vieille pierre ressuscitaient, sur un rythme nouveau, la franchise auguste des lignes, la continuité musicale des courbes, la nécessité fonctionnelle des masses qui déterminent l'harmonie par la plus étroite, la plus innocente, la plus sincère adaptation. Le monstre et les lieux qu'habite le monstre, les routes qu'il parcourt, ses relais, permettaient à ceux qui l'acceptent et renoncent à le vêtir d'oripeaux empruntés à des espèces mortes, d'entrevoir la beauté que son accord définitif avec l'intelligence imprimerait un jour au visage rajeuni du sol.

On voit déjà des arches gigantesques franchir d'un seul élan le gouffre, comme le jet de la pensée entre deux contradictions. On voit des locomotives puissantes effacer toutes leurs saillies pour mieux maîtriser l'orage, le col court, le poitrail tendu, les viscères cachés dans le tronc cylindrique, les bielles, les pistons articulés comme les figures d'une danse, silencieux, précis, rythmiques comme elles, obéissant comme elles à la combinaison secrète du vertige du mouvement et de l'ordre de l'esprit. On voit les automobiles dont le vernis noir miroitant évoque les boîtes d'harmonie ou ces laques orientaux qui semblent condenser les transparences liquides des sources ombragées de pins, supprimer automatiquement tout ce qui peut entraver leur essor vers la conquête du temps, bander leur forme continue autour de leur cœur métallique, incorporer à l'unité intransigeante de leur masse la silhouette même de l'homme comme un organe essentiel. On voit l'aéroplane s'ordonner comme un grand insecte autour du corselet brillant et de l'hélice vrombrissante qui vrillent l'air et l'y balancent comme pour retrouver la justification de notre intelligence dans les formes que la nature organise pour le vol. Le sous-marin

répète, dans l'obscurité de l'abîme, cette obéissance ingénue à la structure rationnelle que ses besoins imposent à l'animal. Le canon, pour se soumettre à sa fonction mathématique de distribuer exactement la mort à quatre lieues, laisse ses hausses et ses freins déterminer sa forme cruelle comme un théorème de fer. L'usine en mouvement recommence, par le vol des courroies, l'immense va-et-vient des bielles, la ronde imperturbable des volants, la légèreté gigantesque, la précision rythmique de tous ses organes en jeu, quelque chose comme la subordination à la même pensée centrale des lignes de la nef ogivale s'équilibrant et se répondant sans arrêt, la musique sourde et lointaine qu'évoque, à l'imagination captée, la gravitation des cieux. Fonction plus riche encore en ressources insoupçonnées, l'écran lumineux associe à la forme géologique, la forme humaine et animale brisant incessamment leurs architectures mouvantes dans les passages continus des valeurs qui naissent et meurent, pour révéler la symphonie visible dont les échanges combinés de la lumière et de la vie animent l'espace entier... Et remarquez, à propos de cet instrument merveilleux qui souligne le caractère et la personnalité de tous les peuples, de tous les hommes qui s'en servent, remarquez que la machine même trahit, aussi bien qu'un tableau, l'âme de son constructeur. Une marque d'automobile se reconnaît à cinq cents mètres. A côté d'un navire de guerre allemand, un navire de guerre italien, par exemple, semble auprès d'un puissant pachyderme, quelque félin nerveux, effilé, qui rampe et s'efface. Les cheminées d'usine ont la vigueur trapue, le jet svelte ou les proportions mesurées des colonnes de temples, des femmes ou des arbres du pays.

La science de l'ingénieur, probablement comme en Egypte, en Grèce, et certainement comme à Rome, ramènera à ses conditions nécessaires d'équilibre le métier de l'artiste qui perd pied et barbotte dans l'enlissement sentimental. La machine n'est pas faite d'abord pour être vue. Elle est faite d'abord pour être utile. Elle sert nos terribles jeux. Elle est jeu. La machine ne ment pas. La machine ne peut mentir. Non seulement elle introduit peu à peu dans nos besoins la connaissance de la matière, de ses qualités anciennes, d'autres qualités inconnues qu'on ne lui soupçonnait pas, des moyens d'utilisation que cette connaissance impose mais aussi elle réapprend à subordonner toutes les formes extérieures à la tâche qu'elle accomplit. Si elle n'est pas logiquement et rationnellement construite, la machine ne marche pas, ou marche mal. Sa beauté, cette beauté sobre et probe, qui tient de l'animal vivant ne se sachant pas regardé et de la cadence imprimée à la vie des formes par le cheminement mécanique des astres, est une fonction nécessaire de sa plus obéissante et immédiate adaptation. Elle est le noyau dur autour de qui, concentriquement, doit s'organiser peu à peu l'ordre intellectuel qui s'annonce et dont la mystique nouvelle, si elle veut se maintenir et hiérarchiser ses valeurs, ne pourra pas se passer.

Ainsi, comme toujours, l'introduction d'un élément nouveau dans l'univers matériel et moral de l'homme a rompu, mais doit rétablir l'équilibre toujours instable qui est le but constant de son effort. On me dira qu'il n'y eut jamais, le feu excepté peut-être, d'élément de cette importance introduit dans cet univers. Mais le feu est bien loin pour que nous puissions connaître ce qui s'est passé ce jour-là. Presque aussi loin, plus loin peut-être que la hache de silex qui dut bouleverser de fond en comble l'organisation rudimentaire des premières sociétés. Peu importe, d'ailleurs. Les apparences seules rendent l'instrument scientifique très différent des moyens antérieurs d'investigation et de conquête autour de qui les civilisations ont tour à tour gravité. Tous les systèmes cosmiques, toutes les explications synthétiques du monde, paganisme, brahmanisme, bouddhisme, christianisme, islamisme, ont produit ces ruptures et ces rétablissements d'équilibre dont le machinisme nous offre aujourd'hui un tragique exemple. En quoi diffère-t-il vraiment de ces mouvements passionnés créés par l'égoïsme et l'antagonisme des classes, qui traduisaient la redoutable variation des relations de l'homme à l'homme, de l'esclave au profiteur, des besoins populaires aux disciplines aristocratiques, du ventre à la tête, et qui s'organisaient en religion autour du choc des armes, des migrations dans les chariots de guerre et les trirèmes et de la rumeur des métiers? La « civilisation » dont l'Occident est si fier lui inflige en réalité l'effroyable vertige où ce flottement de valeurs qui caractérise les chutes de civilisation ne permet plus à l'homme, pour en bâtir une nouvelle, que l'organisation d'une mystique capable de servir de contrepoids à l'élément dont la pesanteur entraîne l'esprit à l'abîme. Le « progrès » de l'Occident, qui a accru jusqu'à l'aveuglement son dédain pour les civilisations orientales, n'est qu'un passage redoutable entre deux états d'équilibre. Remarquez qu'au XVIII^e siècle, par exemple, à l'heure où la musique allemande jette aux hommes le cri d'alarme qui les prévient du danger, la décadence de l'Europe est à peu près aussi profonde que celle de l'Asie. La veille encore, toutes les civilisations de la terre étaient dans un état de développement très comparable. Il n'y a pas cinquante ans d'intervalle entre le grand Shah Abbas, le grand Mogol Akbar, le grand Shogun Yeyas et le grand Roi Louis XIV qui couvrent la Perse, l'Inde, le Japon, la France des monuments les plus magnifiquement stylisés qui aient jamais défini l'activité et les tendances de ces contrées où régnaient cependant quatre religions dissemblables. La différence n'éclate qu'un siècle à peine après eux, parce que la dissociation plus rapide de sa mystique permet à l'Occident de s'emparer d'un instrument d'analyse qui va bientôt le déchirer. Cet instrument n'arrête pas la décadence, il la précipite au contraire, mais l'esprit, tenu en éveil par la brûlure de ses plaies et rejeté dans la solitude affreuse de son paradis dévasté, scrute les matériaux des

ruines qu'il a faites pour y chercher un point d'appui. Il n'est point vrai que la machine soit la civilisation. Mais il est vrai que l'homme peut se servir de la machine pour recréer une civilisation dont l'aube du développement spirituel est encore à naître. La science, et par la science la machine, a été comme le bâton que le noyé saisit et entraîne au fond de l'abîme, mais dont il s'aide, dès qu'il touche ce fond, pour en escalader les bords.

Cette analogie essentielle du machinisme scientifique avec les éléments économiques et intellectuels qui ont ruiné toutes les civilisations pour en recréer d'autres et faire passer presque toujours la domination spirituelle de l'opprimeur à l'opprimé en renversant les valeurs qu'avait imposées l'opprimeur, doit nous mener plus loin dans l'appréciation de son rôle. Il supprime l'« artiste » par deux voies, d'abord en développant les qualités logiques de l'esprit, ensuite en libérant le sentiment perverti par le faux art. Mais il recrée l'art peu à peu. Les grandes époques d'art ne connaissent pas l'« artiste » : le sculpteur de tombe égyptien, le maçon de Rome, l'imagier français, le décorateur, le brodeur, le céramiste hindou ou persan ou chinois sont des ouvriers, rien de plus. Enfin, en abaissant la culture générale pour instaurer le règne étroit du technicien et en rejetant, par sa cruauté, les foules vers la mystique du bonheur, le machinisme crée, du même coup, une barbarie nouvelle qui sera la matière ardente de la société à refaire et le noyau compact d'une jeune aristocratie qui trempera dans la bataille le courage inexorable de lui dicter ses valeurs.

Elie FAURE.

QUELQUES IDÉES A PROPOS DE LA CONSTRUCTION DES ÉCOLES



Le procédé d'imitation des formes créées par l'antiquité et le moyen-âge, exploitées en dehors des principes depuis la Renaissance, doit être désormais radicalement abandonné. Les conditions sociales, les exigences multiples ainsi que la nature des moyens d'exécution, en raison de leur nouveauté absolue, obligent l'architecte contemporain à revenir à la théorie des principes et à leur application méthodique.

C'est dès lors une révolution sociale qui s'impose aujourd'hui dans le domaine de la construction, et d'elle seule peut naître la solution du problème architectural contemporain.

A. de BAUDOT,

Vice-Président de la Commission des
Monuments historiques, Professeur
d'histoire de l'architecture française
au Trocadéro.

PRINCIPE

La salle de classe sera construite et aménagée de manière à donner satisfaction aux exigences de l'hygiène et de la pédagogie.

Nous n'étonnerons personne en constatant que le système actuel de construction des écoles ne réalise nullement ce simple idéal. En effet, la disposition des pupitres en rangs parallèles au mur porte-tableaux offre un grand inconvénient : les élèves occupant les premières et les dernières places à droite et à gauche de chaque rangée sont obligés, pour voir l'axe du tableau, de se tourner sur leurs bancs ou d'opérer une torsion du corps qui finit par nuire au développement physique des enfants. En second lieu, les bancs-pupitres étant placés sur un plan horizontal (pavement ou plancher), l'instituteur est obligé de classer ses élèves suivant leur taille, les petits en avant, les grands en arrière, cherchant ainsi à remplacer l'amphithéâtre qui permettrait la vue entière du tableau à tous les enfants.

Le système actuel est à condamner parce que le classement des élèves doit se faire uniquement suivant la vue et l'ouïe plus ou moins bonnes des enfants, sans tenir compte de leur taille et que, de plus, la gradation ainsi obtenue est insuffisante. (Voir fig. I.)

Il y a un remède à ces divers inconvénients : c'est le système représenté par le schéma ci-joint (fig. II) et dont les caractéristiques sont les suivantes :

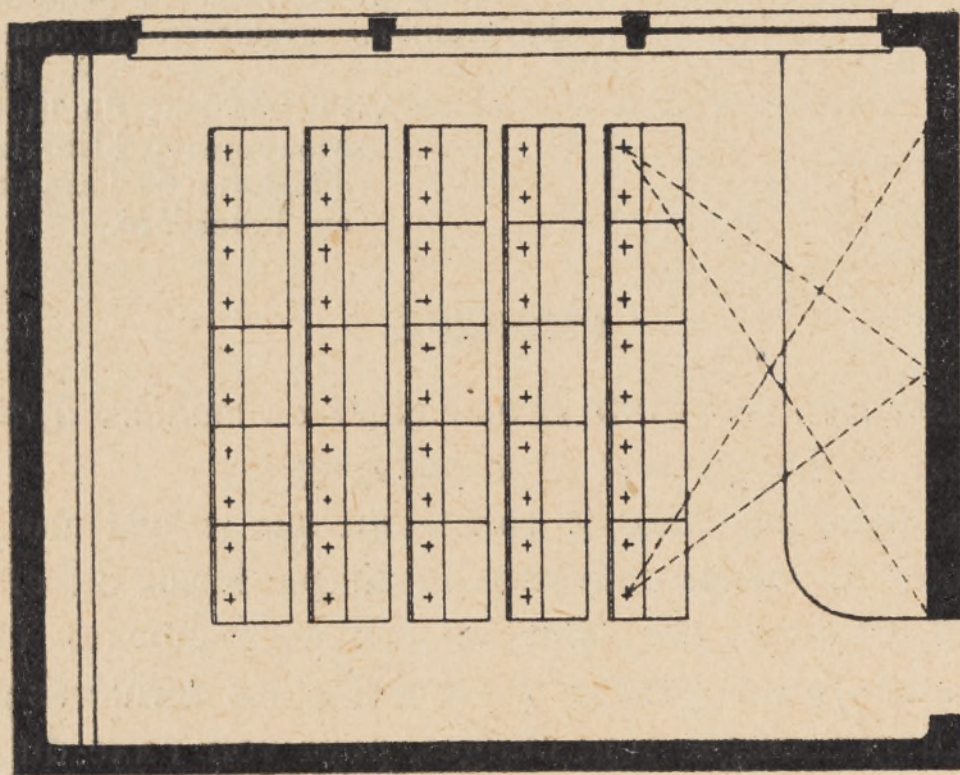
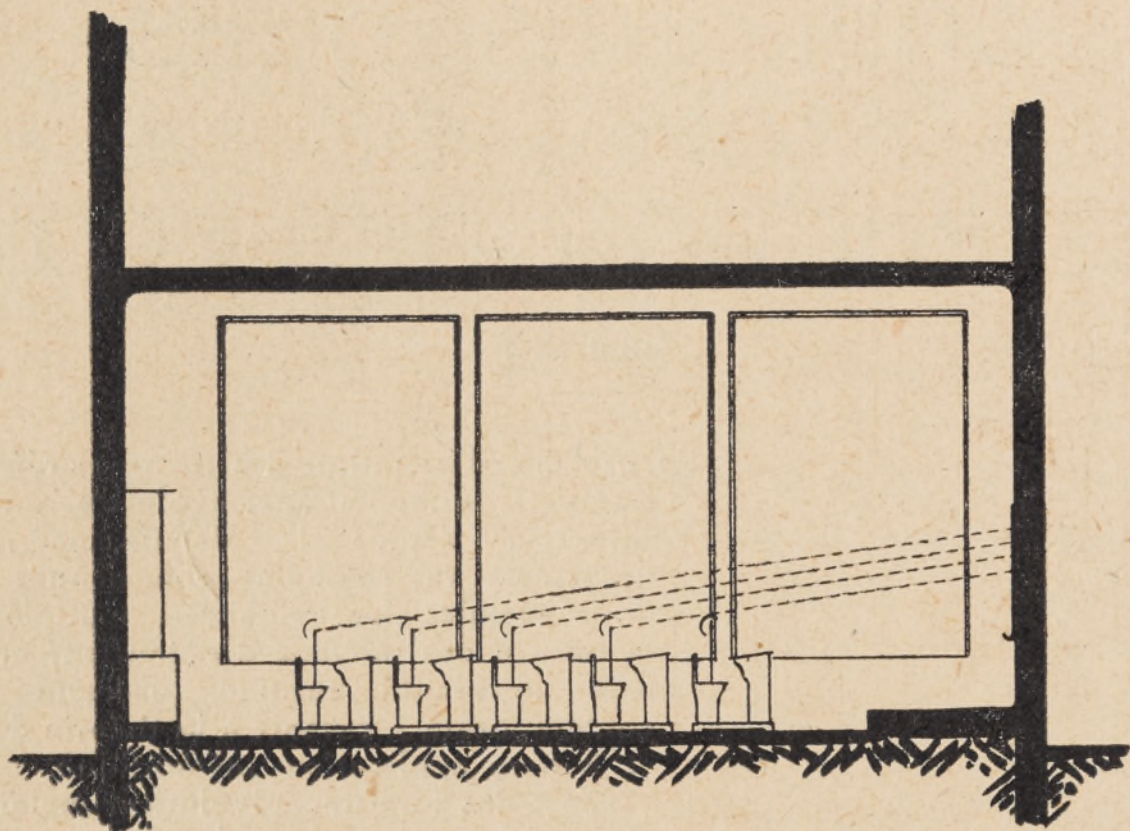


Fig. I. Echelle 0 1 2 3 4 5 m.

[Signature]

1° Les bancs-pupitres sont disposés suivant des arcs de cercles tracés de l'axe du tableau comme centre; de cette façon, tous les élèves, assis normalement, ont l'axe de leurs rayons visuels aboutissant au milieu de la largeur du tableau;

2° Les bancs-pupitres sont fixés sur des gradins de façon que les rayons visuels des élèves atteignent le bas du tableau sans rencontrer d'obstacle. Il

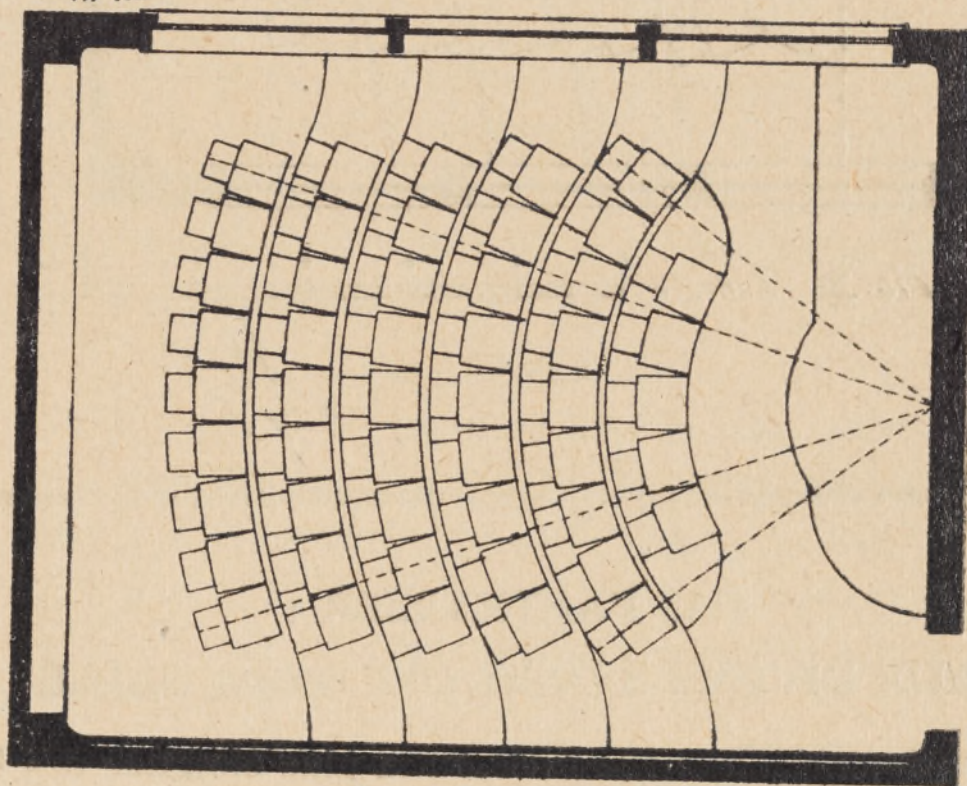
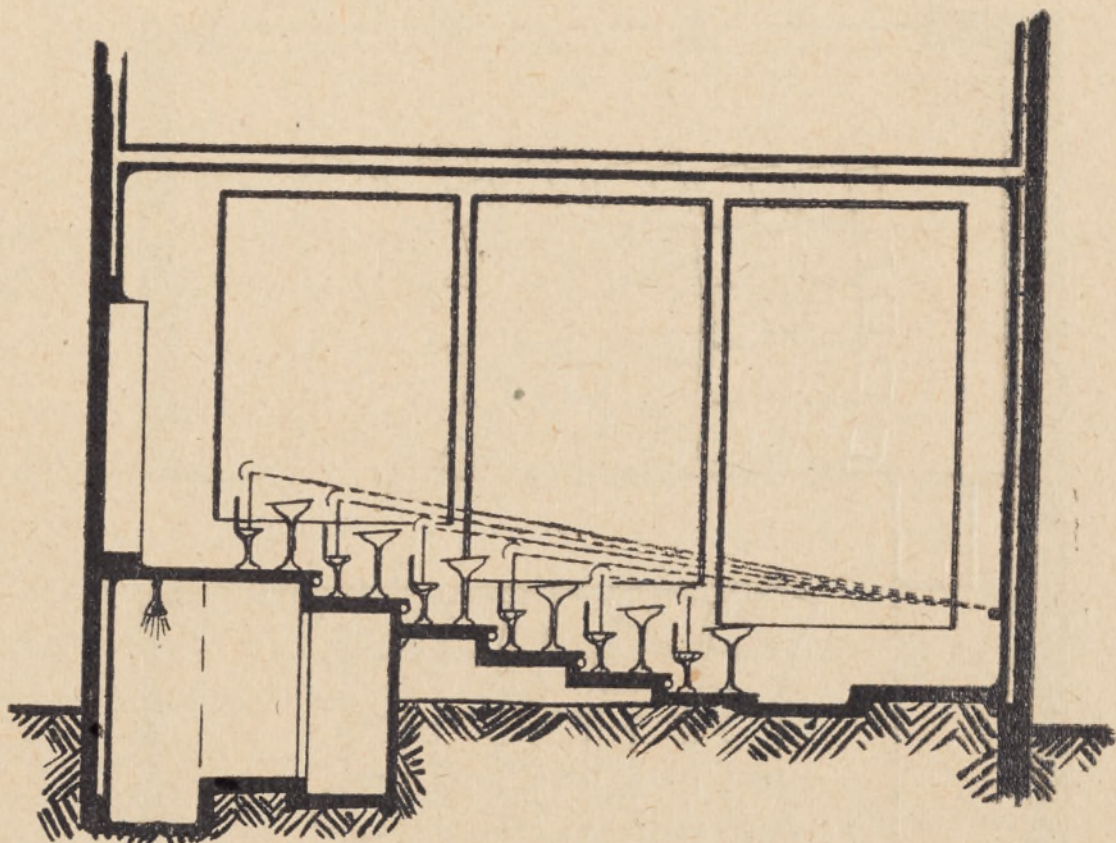


Fig. II. Echelle 0 1 2 3 4 500 m.

[Signature]

est à remarquer que ces gradins ne sont pas surélevés les uns sur les autres d'une manière uniforme (ce système ne donne pas entière satisfaction), mais bien suivant une courbe, de sorte que la surélévation augmente à mesure qu'on s'éloigne du tableau.

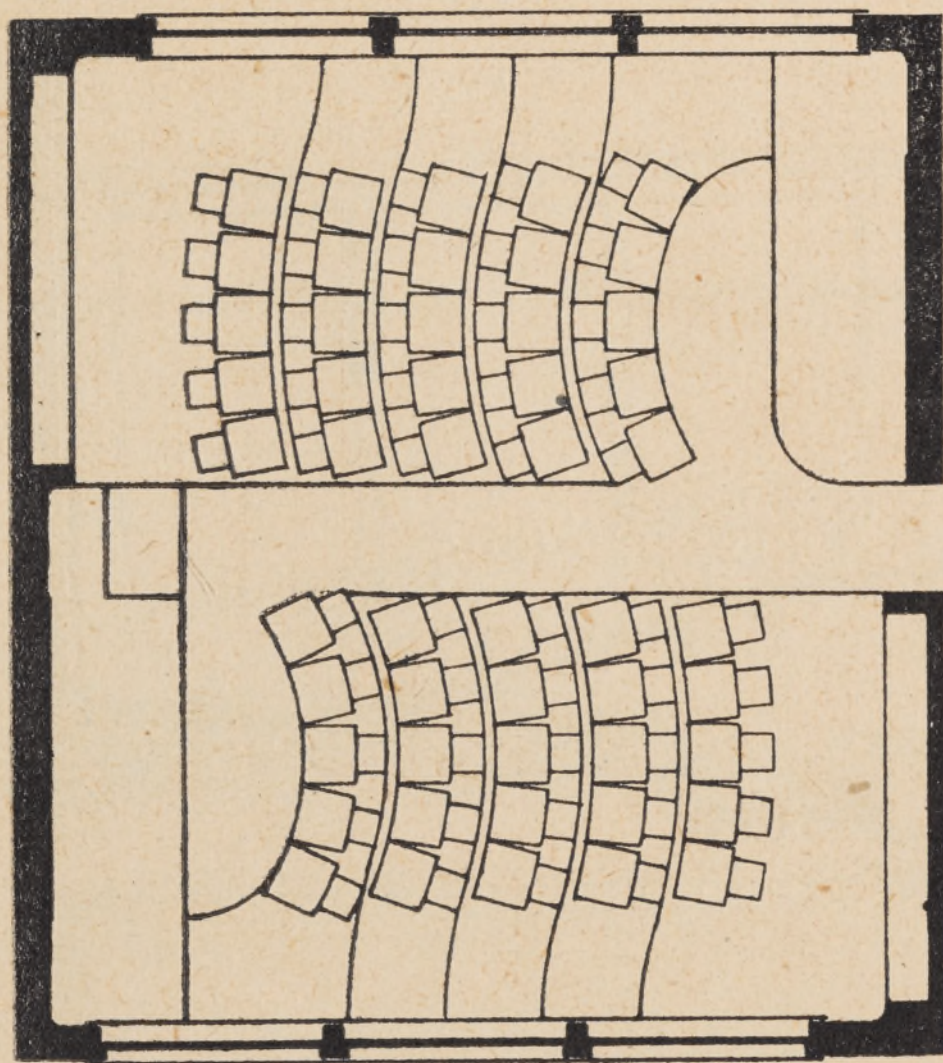


Fig. III Echelle 0 1 2 3 4 5 m

[Signature]

CAS PARTICULIER :

DEUX DIVISIONS DANS UNE MEME SALLE

Nouvel inconvénient actuel : la division la plus éloignée des baies d'éclairage, situées à gauche des élèves, est dans une pénombre; celle-ci ne peut être combattue que par des fenêtres établies dans le mur de droite, solution qui n'est plus admise aujourd'hui, à cause de son éclairage bilatéral.

Dans ce cas, la disposition indiquée par la fig. III donne toute satisfaction au point de vue éclairage puisque les deux divisions sont éclairées de gauche.

AUTRES AVANTAGES DES DISPOSITIONS PROPOSEES ICI DOUCHES ET LAVABOS SCOLAIRES

Si la population des écoles des grands centres dispose d'établissements de bains publics, il n'en est pas de même dans les communes rurales; or, bon

nombre de ces communes ayant une distribution d'eau (1), il serait facile et peu coûteux d'utiliser le vide existant sous les gradins pour y établir des douches et des lavabos. Après la croisade « pour l'air et la lumière » n'est-il pas opportun de commencer, au village, où le bain et la douche sont inconnus, celle « pour l'hygiène et la propreté » ?

CHAUFFAGE

Les inconvénients du chauffage par poêle — chaleur divergente — sont tellement nombreux que ce système devrait être complètement abandonné. Non seulement l'air est vicié (gaz et poussières), mais, avec une ventilation nécessaire et suffisante, la température normale ne peut être obtenue que par un chauffage intensif qui rend intenables les places situées à proximité du foyer; aussi, la température est généralement insuffisante et les élèves les plus éloignés souffrent du froid.

Le seul système vraiment efficace est le chauffage à l'eau chaude circulant, par tubes, dans les vides du plancher en ciment armé, dans l'intervalle des murs creux et — pour compenser la déperdition occasionnée par les grandes baies vitrées — par des radiateurs placés sous les fenêtres dans les murs (chaleur convergente).

Ajoutons que ce système procurerait en même temps l'eau chaude nécessaire pour les douches et lavabos.

AMEUBLEMENT

Une armoire, peu élevée, occuperait tout le mur opposé au tableau; sur la tablette de cette armoire on disposerait quelques bons plâtres.

Les bancs-pupitres seraient à une seule place; la hauteur du banc serait réglable à volonté; le pupitre étant constitué par une planche mobile, permettrait à l'élève de s'en servir avantageusement pour les cours de dessin et de travail manuel.

CONCLUSIONS

Tels sont, à notre avis, les principes à appliquer dans la construction des écoles et, quand nous aurons ajouté qu'une école construite dans ces conditions ne coûterait guère plus cher que les écoles actuelles, dont une routine néfaste a consacré le type, nous croyons ne pas nous tromper en affirmant que la réalisation de ces quelques idées simples et pratiques doterait le pays de bâtiments d'école dignes de ce nom, modernes, hygiéniques et confortables.

Il n'est — comme le constatait encore *La Cité* dans son numéro spécial « La construction des Ecoles » (avril 1921) — pas d'œuvre plus hautement intéressante et plus patriotiquement utile à quoi puissent se consacrer actuellement ceux qui doivent songer à l'avenir du pays.

J. BORLEE. Architecte.

(1) Un nouveau système de pompe rotative permet actuellement d'avoir l'eau sous pression là où il n'y a qu'un puits.

ARCHITECTURE

LES HONORAIRES DES ARCHITECTES. — Nous cueillons dans la « Chronique des Travaux publics » cet écho vraiment renversant :

« Préoccupé de réduire les dépenses dans la plus large mesure et de favoriser ainsi les intérêts du Trésor, le Conseil de Cabinet vient de décider de modifier le régime qui a été suivi jusqu'à présent, en ce qui concerne les honoraires des architectes. Il était de tradition que ceux-ci fussent rétribués par l'Etat sur la base de 5 pour cent du montant de l'entreprise. Avant la guerre, cette proportion pouvait être considérée comme acceptable, mais aujourd'hui que la hausse des matériaux a élevé dans des proportions considérables le coût des entreprises, le gouvernement estime qu'il serait abusif de persévérer dans un système qui, s'il avantage dans une mesure exagérée l'architecte, préjudicie dans une mesure correspondante les intérêts du Trésor. Et il songe à substituer au régime des honoraires à pourcentage, le régime des honoraires à forfait.

Il y a quelques années, un très gros litige a surgi dans les mêmes conditions entre l'Etat et feu l'architecte Maquet à propos de l'élaboration des plans du Mont des Arts. Maquet s'était livré à une étude approfondie de ce grand travail. Sa conception du Monument qui devait couronner la Montagne de la Cour avait dû être maintes fois corrigée ou modifiée et la mise au point des plans avait nécessité, de sa part, un travail de plusieurs années, qui ne servit à rien, puisque sa conception a été abandonnée en raison des proportions trop massives du vaste édifice qu'elle comportait. Le différend dut être réglé à l'amiable.

Aujourd'hui, nous nous trouvons en présence de situations assez analogues. Ainsi

l'Etat a passé des contrats avec différents architectes pour l'exécution de certains grands travaux, notamment les transformations apportées à l'ordonnance du château de Laeken, où l'on a exécuté d'importants agrandissements, ainsi qu'au Palais de Bruxelles. Tels encore les plans du Mont des Arts conçus dans une note très différente de celle qu'avait imaginée Maquet, par le grand artiste qu'est M. Caluwaers. »

Ainsi donc, c'est entendu, l'Etat, pour faire des économies, réduira le pourcentage des honoraires d'architectes. On ne nous dit pas s'il demandera aux banquiers de réduire l'intérêt de l'argent!...

Nous nous abstenons pour le moment de tout autre commentaire, mais nous reviendrons sur cette question qui ne laissera pas impassibles, il faut l'espérer, les associations d'architectes.

COMMISSION ROYALE DES MONUMENTS ET DES SITES. — Par arrêté royal du 15 octobre 1921, M. Cupper est nommé membre correspondant de la Commission Royale des Monuments et des Sites (Section des monuments) pour le Brabant, en remplacement de M. Horta appelé aux fonctions de membre effectif. M. Cupper est déchargé de ses fonctions de membre correspondant pour la province de Luxembourg. M. Périlleux est nommé membre correspondant de la dite Commission (Section des Sites) pour le Brabant, en remplacement de M. Dumont, décédé. M. Périlleux est déchargé de ses fonctions de membre correspondant pour le Hainaut.

M. Henri Blomme, architecte, membre correspondant de la Commission Royale des Monuments et des Sites, pour la province d'Anvers, est nommé membre effectif de cette Commission, en remplacement de M. Dumont, décédé.

Par arrêté royal du 14 novembre 1921, M. Camille Tulpinck, de Bruges, membre correspondant de la Commission Royale des Monuments et des Sites, est nommé officier de l'Ordre de la Couronne.

LE GRAND BRUXELLES. Comité d'étude pour le développement et l'embellissement de l'agglomération. — L'Association « Le Grand Bruxelles » a dû, pendant toute la durée de la guerre, et sous la pression des événements, suspendre son activité.

A l'heure où la question de l'union des faubourgs à la Ville de Bruxelles revêt une urgence croissante, il importe que cette Association reprenne la tâche qu'elle avait entreprise d'éclairer l'opinion publique sur la coordination des grands problèmes d'urbanisation qui vont se poser à Bruxelles et dont la solution ne pourra plus être différée.

Toutes les grandes villes du monde et en particulier les capitales, dont le chiffre de la population est près d'atteindre ou dépasse l'ordre du million d'habitants — Amsterdam, Paris, Berlin, Londres — pour ne parler que de l'Europe et de celles qui nous entourent, ont dû prendre énergiquement en considération le vaste problème de leur urbanisation extensive et de leur réorganisation fonctionnelle pour se mettre à la hauteur des progrès sociaux, économiques, techniques et mécaniques de la civilisation actuelle.

A Bruxelles, le problème angoissant de l'habitation dite à bon marché, les extensions territoriales de l'agglomération bâtie, qui vont en résulter automatiquement, et le problème des moyens de transport urbains et suburbains accélérés, qui leur est corrélatif, appellent des solutions dont l'ensemble modifiera, dans un avenir relativement proche, toute la physionomie du « paysage urbain » bruxellois.

Simultanément, la sauvegarde du patrimoine de beauté naturelle et archéologique de notre vieille cité et de ses environs doit être assurée, tout comme doit être dirigée dans un sens qui soit l'expression des acquisitions contemporaines de l'art de l'architecture, la transformation continue de la physionomie urbaine actuelle.

Entrant dans la voie des réalisations, « Le Grand Bruxelles » organise, d'accord avec l'« Union des Villes et Communes Belges », une série de conférences, dont le premier cycle sera consacré à l'étude complète du

problème de la jonction directe Nord-Midi et de toutes ses conséquences, tant au point de vue des relations ferroviaires entre les différentes parties du pays, qu'à celui du développement et de l'embellissement de l'agglomération bruxelloise.

LA JONCTION NORD-MIDI. — Le problème de la jonction Bruxelles-Nord-Bruxelles-Midi est un des plus importants problèmes de travaux publics que nos autorités aient à résoudre pour le moment.

Il est d'une importance énorme, non seulement pour Bruxelles-Ville, mais pour l'agglomération et même pour le pays tout entier.

La place que Bruxelles occupe dans le réseau de nos chemins de fer, l'importance du trafic entre le Nord et le Sud du pays, les inconvénients des gares à rebroussement, et les dépenses énormes qu'entraînerait leur élargissement, spécialement celui de la gare du Nord, les inconvénients du pont tournant de Laeken avaient, il y a longtemps déjà, fait songer à la possibilité d'établir une jonction.

Plusieurs solutions furent présentées parmi lesquelles celle dont l'exécution fut commencée.

Il est question aujourd'hui de renoncer à ce travail ou à toute jonction.

Sans doute, ceux qui sont partisans de cet abandon, ont-ils de bons arguments pour adopter cette attitude, arguments d'ordre financier, d'ordre technique, d'ordre urbanistique.

Cependant, jusqu'ici, jamais ces arguments n'ont fait l'objet d'un exposé systématique, permettant à ceux que le problème intéresse, et à ceux qui auront à trancher la question de se faire une opinion.

« Le Grand Bruxelles » et l'« Union des Villes et Communes Belges » ont décidé de contribuer dans la mesure de leurs moyens, à faire connaître la nature et l'importance de ce problème.

A cet effet, ils organisent une série de conférences qui se donneront le dimanche matin, à l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart, à Bruxelles.

La première de ces séances, qui se tiendra le dimanche 26 mars, à 10 heures, sera consacrée à un exposé introductif qui sera fait par M. Emile Vinck, sénateur, directeur de l'« Union des Villes et Communes Belges ». Cet exposé sera illustré de projections lumineuses. D'autres orateurs seront ensuite appelés à prendre la parole pour défendre ou combattre les projets actuels.

Une seconde séance qui aura lieu le dimanche suivant, permettra de continuer l'étude de la question. Ceux qui désireraient prendre part à la discussion sont priés de s'annoncer au Bureau en indiquant l'objet de leur intervention. La Direction décidera de leur admission.

X^e CONGRES INTERNATIONAL DES ARCHITECTES. Bruxelles, 4-11 septembre 1922. — Sur l'initiative de la Société Centrale d'Architecture de Belgique, le X^e Congrès international des Architectes se tiendra à Bruxelles du 4 au 11 septembre 1922.

Simultanément s'ouvriront une exposition internationale d'architecture et une exposition rétrospective nationale.

Jamais peut-être pareille manifestation ne se sera présentée sous des auspices plus favorables.

La guerre avait brusquement interrompu les préparatifs du X^e Congrès international, qui devait tenir ses assises à Saint-Petersbourg, en mai 1915, sous l'auguste protection de S. M. l'empereur Nicolas.

Pendant la guerre, les architectes de tous les pays ont vécu dans l'isolement, et depuis l'armistice ils n'ont pu entretenir avec leurs confrères mondiaux que des rapports précaires.

Voici que se renoue le fil des Congrès dans le même temps où la Société Centrale fêtera le cinquantième anniversaire de sa fondation. Cette heureuse circonstance inspirera à nos confrères étrangers des raisons de plus de participer aux réunions internationales de cette année. Enfin, le théâtre de la guerre, où tant de peuples ont mêlé leur sang qu'il n'est pas téméraire d'affirmer que tous les êtres humains du globe pleurent la perte

d'un parent ou d'un ami, sera, pour nos confrères étrangers, l'occasion d'assister plus nombreux au X^e Congrès et, disons-le avec fierté, de se convaincre de la vitalité de notre pays.

Le Congrès, qui réunira les délégués de tous les pays amis, sera placé sous la haute présidence de M. Girault, membre de l'Institut.

Dès à présent, le Comité belge, que préside M. J. Galuwaers, est assuré de la participation de l'Espagne, de la Hollande, du Canada, du Portugal, de l'Angleterre, de l'Italie, des Etats-Unis et de la Suisse.

Le Comité fait appel aux architectes belges pour qu'ils prennent une part active afin d'assurer le recrutement des membres adhérents.

R. MOENAERT. Secrétaire.

FRANCE.

CONGRES NATIONAL DE L'HABITATION A BON MARCHÉ ET DE LA PETITE PROPRIÉTÉ (Paris, 1, 2 et 3 avril 1922). — En présence de la gravité de la question du logement, la Société Française des habitations à bon marché a pensé qu'il était urgent d'associer, dans une importante manifestation, tous ceux, particuliers, établissements publics, associations et sociétés privées, etc., qui s'intéressent à l'œuvre de l'amélioration du logement. Dans ce but, elle a pris l'initiative de convoquer, sous son patronage, un Congrès national de l'habitation à bon marché et de la petite propriété, qui se tiendra à Paris, les 1, 2 et 3 avril 1922.

Le Congrès comportera des séances de travail et des visites de cités-jardins dans la banlieue de Paris, selon un programme dont le détail sera adressé aux adhérents, vers la fin du mois de février, en même temps que les rapports sur les questions mises en discussion.

Les questions portées à l'ordre du jour du Congrès sont les suivantes :

1^o Eléments caractéristiques à prendre pour base de la définition légale de l'habitation à bon marché : rapporteur, M. Dufourmantelle.

2° De l'influence du logement à bon marché sur la mortalité et la natalité et des mesures à prendre pour la conservation et l'accroissement de la famille : rapporteur, M. Cayrol.

3° Des moyens d'assurer à l'habitation à bon marché les capitaux nécessaires à son développement.

4° Devoirs de l'initiative privée, devoirs des pouvoirs publics : rapporteur, M. Senly.

Les offices publics, les Sociétés d'habitation à bon marché et de crédit immobilier, les Fondations, les Caisses d'épargne, les Comités de patronage, etc., pourront, s'ils le désirent, se faire représenter par plusieurs délégués, mais il ne leur sera remis qu'une carte de vote, chaque délégué recevant, d'ailleurs, en outre, une carte d'entrée au Congrès.

La cotisation qui comprend la remise des rapports et du compte rendu du Congrès, a été fixée à vingt francs. Ces cotisations devront être remises en même temps que les adhésions : le mode d'envoi le plus simple étant le versement dans un bureau de poste, au compte courant postal de la Société Française des Habitations à bon marché, Paris, n° 226-13 (frais 0 fr. 15 par versement).

Toutes les communications relatives au Congrès doivent être adressées au secrétariat de la Société Française des Habitations à bon marché, 37, rue de Valois.

LYON. SALON DU MOBILIER ET DES ARTS APPLIQUES. — En plus du Congrès et du Concours de l'Hygiène, l'Office Centrale de la Construction et de l'Habitation ouvrira au Palais de la Foire, du 1^{er} au 15 octobre 1922, un **Salon du Mobilier et des Arts appliqués** avec Concours de « Décoration moderne », auquel des récompenses seront accordées aux lauréats.

Une section sera réservée aux Arts féminins (broderie, dentelles, cuir et métaux repoussés, pyrogravure, travaux d'étoffe, etc.)

Il y aura, en outre, une exposition rétrospective d'intérieurs et costumes de la région du sud-est (Bourgogne, Bresse, Provence, Auvergne, Savoie, etc.).

CHARLEROI. UNE EXPOSITION DE PLANS D'HABITATIONS A BON MARCHE s'est ouverte, le samedi 4 mars, à Charleroi, dans les locaux de l'Université du Travail. Cette exposition, organisée sous le patronage de la Société Nationale des Habitations à Bon Marché et de la province du Hainaut, restera ouverte durant plusieurs semaines.

EXPOSITION INTERALLIEE D'HYGIENE. — STRASBOURG 1923. — HYGIENE URBAINE. — A l'occasion des fêtes du centenaire du grand savant Louis Pasteur, aura lieu, de mai à octobre 1923, une exposition interalliée d'hygiène à Strasbourg, dans laquelle ville le dit savant a déployé son activité de 1849 à 1854, comme professeur de chimie. Cette exposition sera organisée sous les auspices de l'Institut Pasteur de Paris, de la Ville et de l'Université de Strasbourg. Une des sections les plus importantes de cette exposition sera la « Section de l'hygiène urbaine », présidée par M. Keppi, adjoint au maire de Strasbourg.

Cette section comprendra : la construction des villes et rues, les jardins populaires, les égouts, le nettoyage des voies publiques, l'enlèvement des immondices, la construction des maisons, les logements, l'aménagement des appartements, l'aération, le chauffage, l'éclairage, l'approvisionnement en eau, les bains, les soins corporels, l'habillement et accessoires, les inhumations.

Dans les derniers temps, de nombreuses maisons et organisations ont été invitées à faire leurs déclarations de participation à cette exposition à titre d'exposants; bien des adhésions nous sont déjà parvenues.

Toutes les personnes, maisons, sociétés, corporations, etc., qui n'auraient pas reçu jusqu'à ce jour une invitation de participation et qui s'intéressent à cette exposition, sont priés de s'adresser à l'Exposition Interalliée d'Hygiène, Strasbourg 1923, 2^e section », 1, quai Lezai-Marnésia, où leur seront fournis tous renseignements utiles.

Les corporations professionnelles et autres organisations sont invitées à tenir leurs congrès et assemblées à Strasbourg en 1923 dans la période du 1^{er} mai à fin septembre.

CONCOURS DE LA CLASSE DES BEAUX-ARTS POUR 1923 ET 1924. — Sous les conditions ordinaires de participation, il est demandé pour l'année 1923 :

1° Une monographie historique et critique sur un groupe de sculpteurs des XVII^e et XVIII^e siècles en Belgique. Prix : 2.000 fr.

2° Au point de vue artistique, une histoire de l'illustration du livre dans les anciens Pays-Bas, par la gravure sur bois, jusqu'au milieu du XVI^e siècle. — Prix : 1.000 fr.

3° Une histoire de la lithographie d'art en Belgique, en s'attachant à la valeur esthétique des œuvres. — Prix : 1.000 francs.

4° Une monographie de l'œuvre, comme portraitiste, de l'un des peintres suivants : Jan van Bockhorst (Lange Jan), Erasme Quellin, Lucas et Pierre Franchoy. — Prix : 3.000 francs.

5° Plan d'un château d'eau à ériger au Bois de la Cambre, à Bruxelles (question déjà posée pour 1919). — Prix : 1.500 fr.

Renseignements complémentaires chez M. le secrétaire perpétuel de l'Académie, Palais des Académies.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale a fixé comme suit le programme annuel au concours pour 1924 :

Histoire et critique : 1^{re} question : Apporter une contribution originale à l'histoire d'une école de miniaturistes (par exemple l'école ganto-brugeoise). — Prix : 2.000 fr.

2^e question : Faire l'histoire de la sculpture belge au XVIII^e siècle. Prix : 2.000 fr.

3^e question : Etudier l'évolution de l'architecture vers les formes nouvelles depuis 1860. — Prix : 1.500 francs.

Art appliqué : 1^{re} question : On demande un panneau décoratif ayant comme élément principal la figure humaine. Prix : 1.500 fr.

2^e question : On demande une gravure sur bois originale comportant la figure humaine. — Prix : 1.000 francs.

SERAING. CONCOURS D'HABITATIONS OUVRIERES. — Le jury, au cours de sa réunion du 31 janvier dernier, a pris les décisions suivantes :

Plan d'ensemble. Projet choisi pour exécution. M. Crollaer de Liège. Première prime de 1.200 francs.

Primes spéciales pour détails intéressants :

1° MM. Bruyninckx et Dubois, de Liège;

2° MM. Jorgens et Joannès, de Liège;

3° M. Rahier, de Grivegnée.

Prime spéciale pour plans intéressants :

MM. Vanderslagmolen et Verbist, de Bruxelles.

Plans d'habitations. Huit architectes sont proposés à la société pour l'exécution des plans d'habitations. Ils reçoivent, à titre d'avance sur honoraires, une somme de 1.000 francs : 1. Crollaer (Liège); 2. Vanderslagmolen et Verbist (Bruxelles); 3. Baiwir (Liège); 4. Duesberg (Verviers); 5. Michel et Jacquet (Liège); 6. Rahier (Grivegnée); 7. Caillaux (Ixelles); 8. Jorgens et Joannès (Liège).

LES MOBILIERS A BON MARCHE. —

Il y a quelques jours a été tenue au gouvernement provincial du Brabant, sous la présidence de M. Richard, député permanent, la première réunion du jury chargé d'examiner les projets envoyés au concours de mobiliers à bon marché organisé par les provinces de Brabant et de Hainaut.

Assistaient à la réunion de Bruxelles, MM. Paul Pastur et Marius Renard, et les artistes faisant partie de la commission provinciale des beaux-arts du Brabant ou de la délégation du Hainaut et parmi lesquels MM. Victor Horta, Fabry, I. De Rudder, Cassiers, Talemans, Simons etc.

Le concours, au point de vue de... la quantité, a bien donné. Il y a, en effet, dix-neuf envois, dont le jury interprovincial va commencer l'examen, avec le concours de MM. Bodson et Dewinne, architectes choisis par les concurrents.

MONOBLOC

176, ch^{sée} de Boondael = Bruxelles



Maisons ouvrières et rurales
en agglomérés poreux et en briques

USINES

Béton armé de tous systèmes

Hourdis creux sans coffrages

BLOCS ATHERMANES KNAPEN

MACHINES PILONNEUSES

Constructions en bois et en acier

de tous genres

§ Maisons démontables §

Jos. BOEL & Zonen
à Tamise

Adresse télégr. : BOELWERF Tamise

Téléphone Tamise 10

Pol MADOU = Gand

Fabrique Belge de Cartons
Bitumés en tous genres

Distillerie de Goudron

Etablie depuis 1900

se charge de la fourniture des

Cartons Bitumés • Asphaltes, brais
Goudrons, Carbolineums • Vernis noir, Anti-rouille

de l'entreprise de la pose de

Toitures en pente en simple et double couche. ::

Toitures-terrasses en ciment volcanique, asphaltages

APPELLE tout spécialement l'attention sur son excellent
RUBBERROOFING (Toiture caoutchoutée)
supérieur aux produits similaires importés

Références

Plus de 100,000 m² de toitures-terrasses posées en 1920
Production de plus de 3,000,000 m² de Carton bitumé en 1920

Prix et échantillons gratis sur demande